

Prévost, Michel. *La Belle Époque de Caledonia Springs. Histoire de la plus importante station thermale du Canada.* Hull, Lettresplus, 1997, 157 p. ISBN 2-922134-02-4

Jean-Claude Dupont

Volume 7, 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/038375ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/038375ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dupont, J.-C. (2009). Review of [Prévost, Michel. *La Belle Époque de Caledonia Springs. Histoire de la plus importante station thermale du Canada.* Hull, Lettresplus, 1997, 157 p. ISBN 2-922134-02-4]. *Rabaska*, 7, 233–236.
<https://doi.org/10.7202/038375ar>

À n'en pas douter, *Les Mille et une mesures du temps* constituent un ouvrage de référence incontournable dans l'étude des dictons chronométriques et pourra servir de modèle pour des recherches semblables dans d'autres régions de la francophonie. Malgré son caractère exhaustif, ce mémoire n'a rien de rebutant : le style de l'auteur est sobre, accessible et clair, ses commentaires fourmillent de détails pertinents qui attisent la curiosité. Dans le domaine particulier de la littérature fixée (celui des dictons), il indique la route à suivre. La somme des matériaux qu'il renferme ne pourra qu'engendrer des études thématiques.

Ne peut-on souhaiter plus belle carrière pour un livre que de devenir un outil de référence par sa forme et un objet d'études ultérieures pour son contenu ?

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

PRÉVOST, MICHEL. *La Belle Époque de Caledonia Springs. Histoire de la plus importante station thermale du Canada*. Hull, Lettresplus, 1997, 157 p. ISBN 2-922134-02-4.

Voici une étude minutieuse qui nous fait découvrir qu'à partir du XIX^e siècle, il exista entre Montréal et Ottawa, près des villages d'Alfred et de L'Orignal, un haut-lieu du thermalisme, Caledonia-Springs, qui fut le rendez-vous de curistes et de villégiateurs, surtout des « grands » du monde politique et religieux. C'est l'histoire d'une époque passionnante qu'a réalisée l'historien Michel Prévost, un archiviste de carrière.

L'auteur rappelle d'abord quelle fut l'importance des stations thermales en Europe et au Canada, du Moyen Âge à la Renaissance, et durant la Belle Époque. Déjà, à la haute antiquité, en Italie et en France, en Égypte et en Grèce, les stations thermales sont non seulement des lieux où l'on prodigue des soins thérapeutiques, mais également des endroits de détente et de plaisir, des points de rencontre des souverains et de l'aristocratie.

Un premier chapitre retrace la naissance et le développement de Caledonia-Springs dont la vocation diffère de beaucoup de celles des autres localités de la région vouées à l'agriculture et à la foresterie. Puis l'auteur s'attarde à la clientèle de la station, aux cures offertes aux vacanciers, à la valeur thérapeutique des traitements et au rituel d'une cure thermale. Un dernier aspect traité est celui des facteurs qui entraînèrent en 1915 la fermeture du centre.

La documentation à la base de cette excellente étude repose sur des sources de premières mains, des journaux de la station, *The Springs Mercury*, *Life at the Springs*, et *le Caledonia Springs Sanitarian*, des brochures publiées pour attirer les curistes et les voyageurs, des rapports des propriétaires, des récits de visiteurs, des recensements fédéraux, des relevés de la Division des ressources minérales, des revues médicales, etc. L'auteur a aussi fait des relevés sur les lieux auprès de témoins du début au xx^e siècle ; et une riche collection de documents iconographiques vient compléter cette étude de grande qualité.

La première mention des sources de Caledonia fut celle de l'administrateur de poste de traite des fourrures Alexander Grant (1774-1848) installé à L'Original. C'est la présence fréquente de pigeons attirés par le sel, qui firent découvrir les sources, même si les Amérindiens connaissaient déjà l'endroit. Une légende qui eut longtemps cours est celle de la jeune autochtone qui allait décéder d'une maladie incurable et qui reçut l'offre d'un Amérindien de la guérir en se servant d'une eau magique connue de son grand-père. Il amena la malade à la source où elle se baigna et but de l'eau qui la ramena à la santé. En retour, le jeune Aile-de-Corbeau devint son époux.

Quelques années après son ouverture en 1836, le site comporte bientôt un magasin, un bureau de poste, un établissement de bains salins, le Caledonia Springs Hotel qui, dès les débuts, pouvait loger une centaine de clients. Dix ans plus tard, le centre comporte trois importants hôtels et des traitements hydrothermaux y sont en fonction ainsi que différents genres de divertissements.

En 1876, le Grand Hôtel desservi par des diligences s'annonce comme l'un des hôtels les plus spacieux et les plus modernes du pays. La grande époque de la station canadienne-française à qui l'on donnait souvent le titre de Saratoga du Canada, reçoit dans les années 1835 à 1915, des milliers de curistes et de villégiateurs à ses quatre sources. Les lieux sont dotés d'une salle de bal et d'un orchestre, et il y règne une activité fébrile. On assiste aussi à des concerts et à des représentations théâtrales. Le centre dispose aussi de deux chapelles, soit la chapelle catholique Notre-Dame-des-Champs et la chapelle anglicane. L'installation comprend un vaste potager et un ensemble de bâtiments de ferme, un important troupeau de vaches, des moutons, des porcs et un essaim d'abeilles.

Michel Prévost consacre plusieurs pages à l'étude de la composition sociale de la clientèle de la station thermale qui, en 1847 par exemple, provient de l'Ontario à 67,5 % et du Québec à 27,9 %. En 1880, les gens des villes de Montréal et d'Ottawa sont les plus nombreux à séjourner sur les lieux. Des témoignages de médecins portant sur les propriétés curatives des eaux, de

même que des analyses des eaux faites dans des laboratoires d'universités et d'institutions gouvernementales démontrent la présence de plusieurs minéraux. Aussi, une activité importante est celle de la production et la vente de l'eau minérale embouteillée. Pour 1895, par exemple, 739 382 gallons furent produits pour une valeur de 126 048 \$. En 1905, les ventes furent de 100 000 \$.

En 1906, le Canadien Pacifique dont le réseau comporte déjà le Château Frontenac à Québec, la Place Viger à Montréal, le Château Lac Louise en Alberta, etc., achète la station thermale. La station subit alors certaines transformations pour la mettre au goût du jour, mais cette ère de progrès sera de courte durée, puisqu'en 1914 l'entreprise n'est plus rentable, et le Canadien Pacifique qui voit au même moment ses revenus tomber de 29 %, sans compter qu'on assiste alors au déclenchement de la Première Guerre, changea l'ordre des priorités de la compagnie et préféra investir dans d'autres types d'entreprises.

Au Canada, l'exploitation de ces lieux de cures thermales connut ses succès au XIX^e siècle pour décliner au début du XX^e siècle, comme ce fut aussi le cas de la station thermale de Saint-Léon, dans le comté de Maskinongé, la plus importante ville d'eaux du Québec, fondée à la même époque que Caledonia-Springs. Par contre, aujourd'hui, la consommation d'eau de source s'accroît régulièrement. Au moment de la fermeture, les villégiateurs, des francophones aisés, mais surtout de la bourgeoisie anglophone, se tournent plutôt vers Charlevoix, Tadoussac, Cacouna, Rivière-du-Loup et Métis-Beach, où l'eau de mer et l'air marin attirent les vacanciers. La thalassothérapie déjà en vogue à la fin du XIX^e siècle, et qui allait reprendre de l'importance à la fin du XX^e, en vient alors à supplanter les cures d'eau comme celle de Caledonia-Springs.

À l'occasion de ces changements survenus dans les habitudes des vacanciers, l'auteur fait un intéressant exposé sur les activités des grands centres de villégiature des deux côtés du fleuve Saint-Laurent et il rappelle quels étaient les personnages qui les fréquentaient : Lady Dufferin, John A. MacDonald et Louis-Alexandre Taschereau séjournent à Rivière-du-Loup, par exemple, Métis est fréquenté par des riches familles industrielles et politiques ontariennes et américaines, et la bourgeoisie francophone et anglophone de Montréal se retrouve à l'Auberge du Portage, en activité depuis 1881, soit le plus ancien établissement de thalassothérapie au Québec. Cette dernière partie de l'étude de Michel Prévost fait revivre une époque qui, elle aussi, allait commencer à disparaître après les années 1940.

Cette étude originale d'un ensemble d'activités touristiques curatives dans un milieu canadien-français, un domaine peu exploré, répond à un besoin

de connaissance sur le sujet. Michel Prévost, en bon communicateur, a su présenter les résultats d'une recherche et d'une analyse historique rigoureuse sous une forme agréable pour le lecteur.

JEAN-CLAUDE DUPONT
Sainte-Foy, Québec

ST-ONGE, FRANÇOIS. *Sculpteurs d'appelants du Québec*. Québec, Les Éditions GID, 2008, 317 p. ISBN 978-2-89634-030-9.

La région du Suroît, formée des régions du centre et du sud-ouest du Québec avec leurs nombreux plans d'eau comme les lacs des Deux-Montagnes, Saint-Louis et Saint-François, et la rivière des Outaouais, avec leurs centaines d'îles et leurs nombreux marais, fut longtemps un lieu propice pour la chasse aux gibiers d'eau connus sous le nom de sauvagine. Les autochtones s'y adonnaient et les premiers Européens à fouler cette région continuèrent cette chasse pour se nourrir et vendre le produit de leur chasse sur les marchés urbains. On y chassait surtout les canards (noirs, malards et fuligules) et les bernaches parce que ce sont ceux-là qui avaient une chair assez tendre pour la consommation.

On pense que jusqu'en 1917 on se servait d'« appelants » vivants pour attirer les canards et bernaches à portée de fusil. Mais une convention pour la protection de ces oiseaux migrateurs entre le Canada et les États-Unis vint mettre fin à cette pratique. C'est donc à cette période qu'on situerait l'origine de la sculpture de leurres en bois. Puis, vers les années 1950, l'apparition de leurres en plastique amena les chasseurs à préférer ces derniers instruments de chasse. Les sculpteurs d'appelants ne restèrent pas longtemps sans commande puisque l'intérêt des traditions dans les années 1960 et 1970 et la mode pour tout ce qui était fait main provoqua une demande pour les leurres décoratifs.

C'est ce qu'on apprend entre autres dans l'introduction de ce livre sur les sculpteurs d'appelants de cette région qui font l'orgueil des collectionneurs et du Musée régional de Vaudreuil-Soulanges, le seul musée québécois qui soit consacré à leur mise en valeur.

Le grand intérêt de ce livre tient du fait qu'il est une véritable anthologie de 135 sculpteurs d'appelants. Nous retrouvons ces sculpteurs dans leurs ateliers, à la chasse ou fiers d'exhiber une belle prise. L'auteur les présente par ordre alphabétique au moyen d'une courte biographie qu'il a réussi à